

## Violence sur la Croisette

Michel Coulombe

Volume 23, numéro 3, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Coulombe, M. (2005). Violence sur la Croisette. *Ciné-Bulles*, 23(3), 16–19.

# Violence sur la Croisette

MICHEL COULOMBE

Quel souvenir laissera le 58<sup>e</sup> Festival de Cannes? Il y a bien le sein exhibitionniste de Sophie Marceau, la palme réparatrice offerte à Catherine Deneuve, l'offensive chinoise annoncée par Jackie Chan, le passage spectaculaire de Sharon Stone venue promouvoir une suite inespérée à **Basic Instinct**, l'intérêt suspect provoqué par le passage tapageur de la starlette agricole Paris Hilton et la montée des marches — animée par des musiciens et des danseurs de Guinée Conakry — de 1 800 enfants à la première de **Kirikou et le Fétiche égaré** de Michel Ocelot. Mais soyons honnêtes. On retiendra plus probablement l'événement **Star Wars** qui a attiré des fans de partout puisque le marathonnier George Lucas a choisi la Côte d'Azur pour présenter l'avant-première de **Revenge of the Sith** et boucler à la face du monde sa saga galactique. Il a fait les choses en grand, encadré par un bataillon de Stormtroopers et accompagné par la musique de John Williams pour laquelle il avait exigé un orchestre.

Il y aura aussi, surtout, des films, de toutes sortes, qui, le festival terminé, la poussière de stars retombée, seront partis à la con-

quête du monde, avec des succès très divers. Montréal offrant maintenant trois festivals internationaux à la suite l'un de l'autre, de la fin août à la fin octobre, on est assuré de tous les retrouver à un moment ou à un autre sur un écran près de chez nous...

En mai dernier, certains cinéastes sont arrivés là où l'on ne les attendait pas. C'est certainement le cas de Woody Allen qui a quitté son confort new-yorkais pour tourner **Match Point** à Londres. Du même coup, le réalisateur d'**Annie Hall**, qui traversait un long passage à vide (que l'on pense simplement aux désastreux **Anything Else** et **Melinda and Melinda**), paraît avoir trouvé un souffle nouveau. L'inspiration du lieu, probablement. La confiance accordée, semble-t-il. Dans ce drame contemporain porté par des airs d'opéra, Allen, bientôt septuagénaire, exploite une de ces idées surprenantes dont il a le secret. Au tennis, selon que la balle tombe d'un côté ou l'autre du filet, et parfois elle paraît hésiter, l'issue d'un match s'en trouve modifiée. Victoire ou défaite. Le cinéaste en fait la brillante démonstration en remplaçant astucieusement la balle en question par un objet symbo-



Match Point de Woody Allen

lique, sur une trame dramatique qui aurait tout aussi bien pu servir de livret à un opéra. Tout y est. Le jeune homme qui découvre la bonne société, un mariage avantageux qui assure son avenir, une liaison dangereuse, un dénouement tragique. Remarquablement maîtrisé, le film doit beaucoup à la présence de Scarlett Johansson et de Jonathan Rhys Meyers, avec lesquels le réalisateur s'autorise des scènes que l'on pourrait qualifier de torrides. Fort de cette réussite, de plus en plus en phase avec la jeunesse, Allen enchaîne un nouveau tournage avec la comédienne de **La Jeune Fille à la perle**.

Le cinéaste français Jan Kounen surprend, lui aussi. Davantage connu pour ses films d'action, **Doberman** et **Blueberry**, il poursuit la démarche entreprise auprès des chamans en consacrant un documentaire, **Darshan – L'Étreinte**, à un maître spirituel de l'hindouisme, une femme du sud de l'Inde au charisme évident, Amma. Contournant les explications et les mises en contexte, un choix éditorial qui tiendra à distance une partie du public, Kounen filme le phénomène Amma de l'intérieur : son action sociale, ses disciples, son rapport aux pèlerins, très nombreux. De fait, le gourou attire, d'un bout à l'autre de l'Inde mais aussi à l'étranger, des foules impressionnantes. Elle y sert les repas et y étreint les gens, rassurante, radieuse. Curieusement, le cinéaste choisit de mettre de l'avant certaines statistiques comme si la spiritualité pouvait se mesurer à la manière des performances sportives. Ainsi apprend-t-on qu'Amma peut serrer dans ses bras jusqu'à 45 000 personnes en une seule journée! Elle compterait 23 millions de ces étreintes au compteur. Des chiffres qui donnent le vertige, soit. Mais encore? A-t-on envie de demander à Kounen, plutôt avare d'informations sur le personnage avec lequel il aurait passé une année entière.

Puisque Cannes offre un portrait sélectif du cinéma mondial, il s'y trouve forcément une forme d'état du monde passé à travers le filtre cinéma. Comme il se doit, hélas, la violence y occupe une place importante. Chez les Américains, représentés en compétition par **Sin City** de Robert Rodriguez et Frank Miller, d'après l'œuvre-culte de ce dernier, on se trucidait à répétition. Avec beaucoup d'imagination, mais tout de même. Pour se faire justice. Par pur esprit de vengeance. En roulant les mécaniques ou en mettant son décolleté bien en évidence. C'est selon. Si le film devait dire quelque chose des États-Unis, ce serait certainement le désordre inquiétant d'une société qui a érigé au rang de spectacle populaire la mise à mort. Comme la Rome antique est-on tenté d'ajouter, bien que l'on s'en tienne toujours au faire semblant. N'empêche, en raison du manque de détachement, de l'absence d'humour des cinéastes, à la différence de Quentin Tarrantino dont on se revendique adroitement, le film installe un malaise. L'impression d'une fabuleuse machine qui tourne à vide. Aussi le travail exceptionnel à l'image, un noir et blanc très soigné, relevé ici et là de touches de couleur, paraît-il



Election de Johnnie To

vain. On aligne les sketches sans trop savoir comment les cimenter. On affiche une impressionnante brochette de gros noms. On s'entretue à qui mieux mieux. Un ratage spectaculaire.

Le film hong-kongais **Election** de Johnnie To appartient à la même famille. Une guerre de clans divise les membres d'une triade au moment d'élire un nouveau président. Dans ce climat surchauffé, on tue ses adversaires, ceux qui ont la mauvaise idée de soutenir l'autre camp, sans verser dans le sentimentalisme. Au besoin, on les enferme dans une caisse et on leur fait dévaler une colline à répétition. Cela les laisse non seulement diminués, ensanglantés, mais aussi, c'est le but, cela imprime dans leur mémoire un souvenir indélébile. Voilà pour le raffinement asiatique. Quant au reste, on l'a vu tant de fois dans de multiples films américains où les gangsters se disputent âprement un territoire qu'on se contente d'attendre sagement le dénouement. La seule différence au fond avec la mafia, c'est que dans cette triade aux racines profondes, le pouvoir est symbolisé par un sceptre très convoité qui passe de main en main. Pour le reste, la brutalité est identique et le cinéma, notamment celui de Hong-kong, en a déjà beaucoup abusé.

Hors le fait que l'action se situe dans le futur, le principe est plus ou moins le même au fond dans le dernier épisode de la saga **Star Wars III – Revenge of the Sith** de George Lucas sinon que les effets numériques ont succédé aux cascades et que ce sont des Jedi qui affrontent les forces du mal. Le cinéaste californien a profité de sa virée cannoise pour laisser entendre que cet ultime épisode d'une saga galactique dont il a entrepris l'écriture, il y a des lustres, au tout début des années 1970, pouvait être vu comme un film à clefs faisant référence à la politique américaine contemporaine. L'explication, si elle a le mérite de soulever immédiatement l'intérêt de la presse internationale, ne tient pas la route très longtemps. Qui donc seraient les Jedi de ce début de millénaire? Quant au conflit d'où émergera l'inquiétant Darth



A History of Violence de David Cronenberg

Vader, il est dévastateur. On y tue sans compter des robots et des hommes. **Star Wars** est indissociable de ces massacres. L'affrontement, symbolique, berceau de Darth Vader, Leia et Luke Skywalker, permet du moins à Lucas de mettre un point final à son projet pharaonique sur une bonne note, avec un film éminemment supérieur aux deux précédents, hélas noyés sous les effets visuels.

Tous les films américains ne sont évidemment pas faits de ce bois, pas aussi fascinés par les guerres, qu'elles soient de pouvoir ou militaire, comme en témoigne la première réalisation de l'acteur Tommy Lee Jones, **Three Burials of Melquiades Estrada**. Le cinéaste y interprète un cow-boy solitaire dans la grande tradition des westerns. Dans ce film contemporain, le contremaître d'un ranch, homme de peu de mots, ne se perd pas en états d'âme. Il prend les moyens qui s'imposent lorsque ses principes sont bafoués. Et tant pis si la justice américaine,

partiale, indifférente au sort des clandestins mexicains, se trouve au banc des accusés. Pete Perkins applique à sa façon la loi du Talion. Puisqu'un garde-frontière a abattu Melquiades Estrada, il l'oblige à traverser à son tour la frontière dans l'illégalité, direction Mexique, pour y ramener le corps de sa victime auprès des siens. Après un début inutilement complexe, dans l'esprit de ses précédents succès, **Amores perros** et **21 Grams**, le scénariste mexicain Guillermo Arriaga, justement primé par le jury du Festival, parvient habilement à faire évoluer les rapports entre le contremaître et son otage. À la différence des habituels *road movies* où l'on se déplace souvent sans but précis, ici le voyage, à cheval, a un sens. Son issue déjoue les attentes du spectateur, car la vie laisse des marques beaucoup plus durables que les coups de poing.

Dans **A History of Violence**, un film classique qu'il qualifie volontiers d'œuvre de commande, le cinéaste canadien David Cronenberg relie deux expressions très différentes de la violence. Celle qui vient secouer, imprévisible, le quotidien de citoyens ordinaires. Celle, impitoyable, des groupes criminalisés et des règlements de compte. On retrouve dans ce Cronenberg adapté d'une bande dessinée la même fascination qu'à l'habitude pour les visages défigurés, les doubles et les zones troubles. Au confluent de deux cultures, le réalisateur a tourné l'entièreté de son film dans la région torontoise. L'action se passe néanmoins aux États-Unis. Le sujet fait penser à celui du récent **Crash**, un film de Paul Haggis dont le titre, identique à celui du classique de Cronenberg, avait copieusement irrité ce dernier. Des hommes armés, braqueurs insoucians, changeront du tout au tout le cours des choses pour une famille bien sous tous rapports. Le cinéaste propose à sa façon une étude de mœurs. La peur panique



Three Burials of Melquiades Estrada de Tommy Lee Jones

y trouble le sommeil. L'intimidation systématique y provoque des réactions fortes qui laissent une impression définitive. La médiatisation d'un geste héroïque, réponse spontanée à une menace, peut y faire s'écrouler comme un château de cartes une vie jusque-là paisible. Exception faite de quelques échanges de coups, de quelques balles et de la représentation, sans ambiguïté, de visages mutilés, le film, dépouillé, se situe à des années-lumière de **Sin City**, défendu par une solide distribution qui comprend notamment Viggo Mortensen, Maria Bello, Ed Harris et William Hurt.

L'expression du désordre est parfois moins réaliste. Ainsi dans le film d'ouverture du festival, **Lemming** de Dominik Moll, elle prend la forme d'un petit rongeur du nord de la Scandinavie trouvé dans le tuyau de l'évier d'une maison du sud de la France. Phénomène inexplicable. L'animal incarne ce qui ne va plus, comme d'ailleurs son double, une femme désespérée interprétée par Charlotte Rampling, troublante, qui se démarque du reste de la distribution. Même s'il y a des victimes, la violence ici est d'abord psychologique. À la recherche d'une variation symbolique sur le thème de son précédent long métrage, **Harry, un ami qui vous veut du bien**, Moll fait du sur place, la lourdeur en plus.

Le thème de la violence prend aussi des allures politiques. Il s'exprimait de manière très différente dans deux films de la compétition officielle en référence à la situation de l'Irak et au régime de Saddam Hussein. Dans le film japonais **Bashing** de Kobayashi Mashiro, le pays du soleil levant paraît plus mystérieux que jamais. Sans se perdre en explications, lesquelles auraient néanmoins été utiles, le cinéaste s'inspire d'événements récents, le sort fait aux citoyens japonais pris en otage en Irak. Le pire les attendait au retour au pays. Yuko, personnage fictif, doit quitter son emploi. Son père également. De plus, la jeune femme fait l'objet d'un harcèlement téléphonique quotidien et subit le rejet sans appel qu'on lui manifeste dans la rue. Perplexe, le spectateur occidental se demande quel crime elle a pu com-

mettre. Haute trahison ou meurtre crapuleux? Rien de tout cela. Son tort serait d'abord d'avoir choisi de faire du bénévolat, ce qui est tout juste acceptable de la part des gens riches. Pire encore, elle a été prise en otage à l'étranger et elle en est revenue vivante, situation oh! combien embarrassante pour ses proches et pour l'ensemble de la nation japonaise. Face à pareil rejet, soumise à un tel calvaire, il n'existe que peu de solutions. Se faire hara-kiri, se replier sur un mariage arrangé ou fuir le pays. Insaisissable Japon.

Hiner Saleem fait, pour sa part, un retour dans son pays d'origine, l'Irak, avec **Kilomètre zéro**, qui serait le sixième long métrage de l'histoire cinématographique du pays. Le film relie deux périodes marquantes de l'histoire de l'Irak, la guerre frontalière avec l'Iran et la fin du régime de Saddam Hussein. Dénonciateur, Saleem adopte le point de vue des Kurdes, minorité persécutée par l'homme fort de Bagdad. Il illustre la cruauté et l'humiliation dont ils ont été victimes. Il montre tous ces cadavres de héros nationaux placés dans des cercueils confiés à des chauffeurs qui doivent les ramener auprès des leurs. Il recrée ces bombardements aveugles qui ont miné le quotidien de la population civile. Toute cette violence, interminable cauchemar d'une nation, justifie les réactions enthousiastes provoquées par une délivrance que l'on n'attendait plus. Grâce à ce film, le président américain a enfin un allié en France...

Le festival terminé, le club des fans acharnés a décadennassé tabourets et escabeaux, permettant aux organisateurs de ranger les barrières de sécurité installées devant le Palais des festivals. La vie cannoise est revenue à la normale après que la population soit passée de 68 000 à 200 000 habitants. N'empêche, certains se sont aussitôt mis à rêver à la 59<sup>e</sup> édition du Festival. On murmure que l'on pourrait y retrouver l'Espagnol Pedro Almodovar, le Finlandais Aki Kaurismäki, l'Américain David Lynch, etc. Un nouveau cortège de stars aussi. Il ne faut pas décevoir les photographes... Et les voyeurs amoureux de cinéma. ■



**Bashing** de Kobayashi Mashiro



**Kilomètre zéro** de Hiner Saleem